

Sur le seuil

C'est sous le toit ajouré des arbres, à peine est-on entré dans cet abri, où le soleil ne brûle plus, dans la maison qui n'est jamais fermée, et il y a une fraîcheur, un parfum inséparables l'un de l'autre. Le ciel descend dans les feuilles. Sous les pins, l'ombre est sans épaisseur. C'est le camp des oiseaux. Leur envol paraît brusque, accompagné souvent de criailleries; ensuite, au contraire, même volant vite, ils semblent calmes, entre les troncs. Leur vol s'efface à mesure. C'est aussi comme si l'on marchait dans sa propre maison.

A mi-hauteur d'une pente assez raide, sous les pins, tout à côté du sentier discret, le terrain se creuse, il s'y forme une espèce de vague tranchée au bout de laquelle se dresse un mur étroit; c'est de la roche, toute bossuée, mais à peine visible sous la mousse qui la couvre; c'est comme une très ancienne

porte, car au pied du mur il y a une ouverture, une bouche, comme aux fontaines, à ras du sol, où s'entassent les feuilles mortes, où le pied glisse, hésite. Il a fallu des jours de neige drue, suivis de plusieurs semaines de dégel et de pluie, pour que la bouche reparle, pour la première fois depuis très longtemps, depuis que je m'arrête sur ce seuil.

Alors, tout à coup, sans qu'on s'y attende, on a entendu ces gouttes multipliées, et on ne sait plus à présent si on les a vues aussi ou s'il a suffi de les entendre pour s'imaginer les avoir vues, cristallines, froides et gaies, minuscules, nombreuses, limpides, hors de la mousse qui est sombre et tendre : une sorte de carillon infime et décidé dont les cloches seraient éparpillées à différentes hauteurs du rocher, et tinteraient sans ordre apparent, gaies et pourtant cachées, parlant à la surface de la terre; et l'on est contraint de s'arrêter, de faire silence, si l'on parlait; sans pour autant se mettre à genoux. Simplement, on se tait, on sourit peut-être comme à ces souvenirs qui s'allument dans l'obscurité de la tête, quelquefois. Les notes ne sont ni aussi nombreuses, ni aussi pressées que l'on pourrait s'y attendre; il y a du temps entre elles, des intervalles irréguliers. On dirait des paroles d'un autre monde et qu'on aurait à

peine le droit d'écouter. Trop claires pour nous, trop nettes. Paroles du ciel à la terre. Comme autant de « oui » ronds, lumineux, décidés, tout près de nous, en même temps comme très loin, comme au-delà. La fable des sources.

Toute cette sombre et solide épaisseur, qui porte tout. La pierre de fondation, le socle, et là-dessus ce brun, ce rougeâtre, ce noir, ce granuleux mélange, cet amalgame plus ou moins lourd et serré, la terre où si rapidement toute pourriture se nettoie, se répare, s'assainit; assez chaude, assez douce pour que l'on s'y allonge, assez stable encore pour que l'on se fie à elle; l'immense lit fumant en hiver, couvert de soie, de damas, de velours en été. Et là, tout à coup, suintant de la surface, naissant des profondeurs comme la perle se forme de la nacre, comme la plante se hasarde, le bourgeon, la gemme, tout à coup (ou il semble que ce soit soudain), un jour, s'ouvrent ces gouttes qu'on entend seulement. Terre fleurie d'eau, terre où l'eau germe, un jour.

On est debout à cette porte, appuyé à ses montants de pierre immémoriale, et dont la chute vous briserait. Comme un pèlerin écoutant matines, mais sonner dans un espace inconnu, pour un dieu encore sans nom. Ou comme celui qui entend pour la toute

première fois des voix converser il ne sait où, près de lui pourtant, mais il ne parvient pas à les localiser, ce devaient être des enfants, une seule enfant qui chantonnait. Toutefois, c'était autre chose, autre chose sans quoi il n'y aurait ni distance, ni air, ni mouvement; le lointain qui déchire, qui appelle. Source fabuleuse. Surplus du grenier des eaux.